Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 15

Artikel: Trop beau jeu
Autor: A.D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183747

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quatorzième année. N° 15 Samedi 8 Avril 1876.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Trop beau jeu.

Le temps des vacances était arrivé ; le pays latin se dépeuplait, et chaque étudiant, piquant des deux vers le rôti paternel, pour rappeler l'expression de Murger, faisait ses malles ou montait en wagon. Le jeune vicomte de Bonnesouche, blondin naïf qui n'avait encore qu'une année derrière lui, mais auquel elle avait suffi pour faire une connaissanne encore superficielle, avec tous les bals et tous les *caboulots* du quartier, s'apprêtait à faire comme les autres. Rentrant chez lui pour faire ses préparatifs de départ, il rencontra Barbican.

Qui n'a connu Barbican? — Personne ne dit mot... parce que personne n'ose avouer son ignorance ; permets-moi d'y suppléer, timide lecteur.

Barbican était un étudiant en Xme année, dernière épave du vieux temps, fidèle au béret rouge et au brûle-gueule. Barbican s'était rangé, depuis que les dames du quartier ne portaient plus ces adorables petits bonnets de lingerie, rubans au vent, qui furent l'éphémère couronne de la grisette parisienne, cette puissance déchue, et, il faut le dire, mal remplacée. Barbican promenait à travers le quartier, replâtré, requinqué, boulevardisé... hélas ! sa barbe vierge et ses regrets. Dédaigné des gommeux, de toute cette multitude savonnée et bien cravatée qui encombre aujourd'hui les bancs de l'Université, à cause de sa tenue classique, — dédaignant lui-même les piocheurs, qu'il considérait comme des animaux inoffensifs, mais insipides, Barbican en était réduit aux naïves recrues que, chaque année, la province envoyait faire leur droit à Paris. Il les guettait au débarqué, s'instituait leur mentor, faisait leur absinthe et la sienne, qu'il leur laissait payer, comme de juste, et ne se lassait pas dans cette croisade inutile contre les envahissements du cosmopolitisme moderne. Tonnant contre le présent, il leur vantait les splendeurs du passé, et cherchait, mais en vain, à implanter dans ces jeunes âmes les vraies traditions. Efforts stériles ; les néophytes l'écoutaient, le vénéraient quelques mois durant, puis un beau jour.... ils lui laissaient payer la tournée, et lui disaient : « Tu sais, ma vieille, il ne faudrait plus me la faire ! » et, plantant là le professeur ahuri, couraient s'acheter des cravates et passaient l'eau. Or, pour Barbican, un étudiant qui passait l'eau était un homme fini. Mais qu'importe, quand on a une mission, et Barbican s'en croyait une, on ne se décourage pas, on recommence, et il recommençait, le pauvre homme !

Seul, le jeune vicomte de Bonnesouche semblait devoir enfin lui promettre un élève durable. Les de Bonnesouche sont conservateurs, cela se sent, et ce farceur de Barbican avait pris le jeune homme par ses instincts conservateurs. Il avait une [illegible]ère de lui dire : « La Bohême et le Sy[illegible] connais que ça ! » qui enthousiasma[illegible] son ami. O diplomatie ! Barbican en était réduit à rouler dans le lycopode de l'ultramontanisme les pillules de son enseignement, pour assurer la docilité de son patient ! Dame ! Quand on a une mission ! Une fois même, le vicomte lui ayant avoué en rougissant qu'il sortait de la messe, Barbican daigna s'écrier : « Bien, petiot !... » et ajouta tout aussitôt d'une voix creuse : « Hélas ! que n'en puis-je dire autant ! » — L'élève frissonna d'admiration.

Donc, le vicomte de Bonnesouche, sur le point de partir, rencontra Barbican.

Le pauvre professeur, lui, n'avait pas de rôti paternel ou autre en perspective ; au contraire, il se disait mélancoliquement que, pendant ces interminables vacances, il lui faudrait serrer la courroie de son large pantalon à la hussarde, boire de l'eau claire, et souvent souper d'une pipe. Il salua son disciple avec des larmes dans la voix, et cet accent ému en fit monter dans les yeux du jeune homme, qui lui proposa, sans autre, de l'accompagner chez sa tante, la vieille baronne de Poix-Laumenton.

Barbican hésita ; c'était rompre avec les traditions, les saintes traditions.... quitter le quartier, grand Dieu ! Que deviendraient-ils, l'un sans l'autre ? — Mais le néophyte lui peignit avec tant de bonheur les splendeurs du château de Laumenton, l'ombre des hautes futaies, les verdoyants tapis du parc, l'inextricable fouillis des lierres séculaires... et surtout l'excellence du cordon-bleu et les ressources de la cave, (« Je sais où on met la clé » ajoutait de Bonnesouche *in petto*), que le grand Barbican se laissa convaincre. « C'est pour toi, petiot ! » dit-il avec un désintéressement sublime, « seulement »... et, d'un geste épique, il retourna ses deux poches. Il n'en tomba qu'un chiffon de papier, que Barbican y réintégra en fredonnant un air connu.

Le vicomte rougit jusqu'aux yeux : « Barbican, dit-il, tu me fais de la peine, je sors de chez le banquier, et quand il y en a pour moi, il y en a pour toi. »

A ces mots charmants, Barbican embrassa son élève... qui en fleura le bouc et la régie trois heures durant.

Bientôt après, Barbican, vêtu d'un paletot de velours noir, d'un gilet blanc et d'un pantalon noisette, coiffé d'un sombrero à larges bords, de forme conique, et ganté de lilas, oui, de lilas, s'élançait dans un compartiment de première classe, en compagnie de son ami, qui ne put s'empêcher de lui dire : « Quantum mutatus ab illo. » — « Petiot, fit sévérement le grand Barbican, ne retourne pas le poignard dans la plaie, et ne me reproche pas les sa-

crifices que je fais à l'amitié; tu m'as habillé de pied en cap, ce n'est pas une raison pour me le faire sentir. »

Mademoiselle de Poix-Laumenton faillit tomber à la renverse à la vue de l'énorme barbe que lui présenta son neveu, mais les gants lilas la rassurèrent. Puis, les amis avaient fait leur plan de campagne, et il avait été entendu qu'en présence de la bonne dame, Barbican n'ouvrirait pas la bouche, et se bornerait à des inclinations silencieuses. Il s'éxécuta donc, et, disons-le, à merveille; sa pompeuse révérence, son air grave et austère, achevèrent la bonne impression des gants lilas; enfin quand son neveu lui dit: « Monsieur ne jure que par le Syllabus, » — recommandation un peu risquée, on peut le dire, — et que Barbican approuva d'une nouvelle révérence, la noble baronne était gagnée, et remercia son cher filleul de lui avoir amené un hôte de si bonne compagnie.

Le projet de nos deux héros était marqué au coin de la sagesse. En effet, Barbican était connu, dans le quartier latin, comme particulièrement *fort en gueule;* c'était, du reste, un des attributs de son sacerdoce; il valait donc mieux, pour lui, ne rien dire, que s'exposer aux trahisons de l'habitude.

Pendant quelques jours, tout alla bien. Entre les repas, les deux amis flânaient sous les ombrages, ou se rendaient au loin, dans quelque bouchon de campagne, pour lâcher la bride aux instincts comprimés de Barbican, qui émerveillait les ruraux par ses allocutions pittoresques, les servantes par sa belle barbe, et les aubergistes par la capacité de déglutition avec laquelle il faisait honneur à leur piquette et à l'omelette au lard.

Le soir, le vieux étudiant faisait l'écarté de la baronne, toujours respectueux et muet, poussait ses jetons sans mot dire, empochait pour son compte les sous de cuivre de son adversaire, la payait avec de la monnaie fournie par de Bonnesouche, et gagnait sa chambre après une courbette magistrale. Mademoiselle de Poix-Laumenton en était folle; elle le trouvait digne, distingué, et d'une réserve! — Comme elle parlait beaucoup, son silence la charmait sans l'étonner; c'était un comparse tout trouvé pour son inépuisable loquacité. Il est inutile d'ajouter qu'il approuvait tout, jusqu'aux thèses les plus étranges de la digne dame, de peur d'être mis en demeure, au moindre signe de négation, de justifier son opinion.

Barbican engraissait à vue d'œil; le cordon bleu faisait merveille, et le brave étudiant officiait en conscience, comme eût dit Brillat. Il n'y avait qu'un point noir dans son horizon, ou pour parler comme lui, qu'un cheveu dans sa soupe: c'est qu'il était obligé, pour tenir son rôle, de tremper son vin à table, et quel vin! — « Du Château-Margaux 1811, année de la Comète! »

Il est juste de dire que, après dix heures du soir, on se rattrapait. Le jeune vicomte se glissait dans la cave, et en rapportait dans la chambre de Barbican la fleur des coteaux de Volnay, de Chambertin, et d'Epernay. Barbican était splendide; se dédommageant de sa contrainte de la soirée, il éclatait comme un feu d'artifice, et fredonnait en sourdine les refrains les plus échevelés, et il jurait, il jurait ..... pas par le syllabus, pour sûr!

Mais pourquoi faut-il qu'un destin jaloux mette un terme aux joies les plus pures, un soir.....

Eh bien! Un soir, Barbican faisait comme de coutume, l'écarté de la baronne. Elle avait déjà marqué quatre et lui rien. D'un geste courtois, il lui demande des cartes, elle lui en donne cinq, en garde deux et dit: « Vous jouez de veine, monsieur; j'eusse refusé, je gagnais la partie et vous étiez volé! » Barbican s'incline, relève ses cartes, et contemple ..... la quinte majeure en atout! — A cette vue enivrante pour un joueur émérite, il oublie tout, se croit à l'estaminet et, dans son enthousiasme, jette violemment ses cartes, l'une après l'autre, sur le tapis, en s'écriant de sa basse taille la plus sonore:

« Atout du roi, ratout de la dame, ratatout du va-
» let, de l'as et du dix! — Enfoncée la vieille! —
» Aboule les noyaux!..... » Tableau!

Mademoiselle de Poix-Laumenton pensa s'évanouir, puis se ravisant, montra la porte au pauvre Barbican, qui quitta le château le soir même pour n'y plus revenir. Il avait perdu deux mois de bombance, et, hélas! son unique élève. Ce dernier passa le reste de ses vacances entre la tante et le curé, dut se rendre à toutes les messes, se confesser tous les dimanches, et faire maigre tous les vendredis, pour apaiser sa marraine, et encore!

Il rencontra à Paris son ancien mentor, mais le charme était rompu; d'ailleurs, au départ, sa tante avait exigé de lui sa parole qu'il ne hanterait plus « ce forban déguisé, dont M. le vicomte avait osé encanailler l'antique demeure des Poix-Laumenton! »

« Encore un qui passe l'eau! » se dit le pauvre étudiant de (X + 1)^{me}, quand il vit que de Bonnesouche le saluait sans s'arrêter, et ne l'invitait pas à prendre l'absinthe; et il ajouta mélancoliquement, en se tournant vers un jeune noiraud, tout frais débarqué et fils d'un avocat de Marseille, qu'il pilotait déjà: « Vois-tu, petiot, la Bohême et la République, je ne connaîs que ça! » A. D.

Les bohémiens à Lutry.

Une de ces errantes tribus, si nombreuses encore à la fin du siècle dernier, mais que les progrès de la civilisation ont si clairsemées, a fixé, il y a quelques jours, ses pénates à Lutry.

D'où viennent les Bohémiens? Où vont-ils?

Cette question, depuis si longtemps posée, n'a pas reçu de solution bien nette et bien précise.

On les a cru originaires de Bohème, de là leur nom; les fils d'Albion les nomment Gypsies, parce qu'on les a aussi cru originaires d'Egypte.

D'où nous venons? l'on n'en sait rien.
L'hirondelle
D'où nous vient-elle?
D'où nous venons? l'on n'en sait rien.
Où nous irons, le sait-on bien?

disait Béranger.

Ce que l'on sait, c'est qu'ils firent leur première apparition en France en 1427. Dans le courant d'août, une vingtaine de cavaliers se présentèrent à Paris, annonçant l'arrivée de leurs confrères, au nombre d'environ 200, lesquels s'empressèrent d'exploiter, par tous les moyens possibles, les populations ignorantes et superstitieuses de l'époque.

Ils furent expulsés, mais n'en continuèrent pas moins à pratiquer la sorcellerie et le vol, au mépris des ordonnances édictées contre eux, et à la barbe